

## La Vie dans les universités américaines.

**Numéro d'inventaire :** 1979.11962

**Auteur(s) :** Capitaine Harry

**Type de document :** article

**Éditeur :** Sciences et Voyages

**Date de création :** 1922

**Description :** 1 feuille de papier journal.

**Mesures :** hauteur : 312 mm ; largeur : 242 mm

**Notes :** Etats-Unis.

**Mots-clés :** Systèmes éducatifs étrangers

**Filière :** Université

**Niveau :** Supérieur

**Autres descriptions :** Langue : Français

Nombre de pages : 2

ill.

25/5/1922

**SCIENCES ET VOYAGES**

**LA VIE DANS LES UNIVERSITÉS AMÉRICAINES**

ELLE DIFFÈRE CONSIDÉRABLEMENT DU SÉJOUR AUQUEL SONT ASTREINTS NOS JEUNES GENS DANS LES LYCÉES FRANÇAIS. NOUS AVONS DEMANDÉ A NOTRE COLLABORATEUR, LE CAPITAINE HARRY, QUI A VISITÉ LA PLUPART DES INSTITUTIONS DES ÉTATS-UNIS, DE NOUS DÉPEINDRE LA VIE QUE MÈNENT AU COURS DE LEURS ÉTUDES LES JEUNES AMÉRICAINS.



Une jolie guirlande de fleurs et de jeunes filles défilant dans le parc de l'université de Vassar.

L'ENSEIGNEMENT, tel qu'il est organisé aux États-Unis, diffère énormément de notre système français. Les deux pays n'ont en commun que l'enseignement primaire, car l'un et l'autre ont des écoles publiques et gratuites contrôlées par l'État, et dont les professeurs sont payés par les contribuables.

Mais l'enseignement supérieur est complètement libre, et toutes les grandes universités sont des entreprises privées, sur lesquelles l'État et le Gouvernement fédéral n'ont aucun droit de contrôle ni d'inspection.

Harvard, Yale, Princeton pour les jeunes gens, Vassar pour les jeunes filles, sont les plus fameuses de ces institutions. La plupart des élèves acquittent leurs frais scolaires sur leurs ressources personnelles, et d'autres obtiennent au concours des bourses fondées par des sociétés philanthropiques.

Ces revenus ne suffiraient pas à équilibrer les budgets des universités, qui paient très généreusement leurs professeurs, enrichissent constamment leurs bibliothèques et leurs muséums, et organisent fréquemment des expéditions scientifiques qui vont explorer les pays lointains, à la recherche d'animaux d'espèces nouvelles, ou de fossiles, ou de trésors archéologiques.

Heureusement pour elles, les anciens élèves parvenus à la fortune n'oublient pas l'*Alma Mater* qui forme leur intelligence, et lui font, de leur vivant ou après leur mort, des dons princiers.

Une Université comme Princeton, dont l'ex-président Wilson fut le *dean* (ou directeur), jouit ainsi de revenus annuels qui se chiffrent par millions de dollars. L'Américain donne sans compter, pour assurer la prospérité de la maison où il passe les plus heureuses années de sa jeunesse.

En général, nous ne comptions pas les nôtres

parmi nos années de collège, et la différence d'impression est assez naturelle.

Mais, pourquoi prolonger cette navrante comparaison ? Nous préférions dire sur quelles grandes lignes sont organisées des universités américaines, qu'elles soient « masculines », « féminines », ou « mixtes », ce dernier qualificatif s'appliquant à celles qui acceptent les deux sexes sur un pied d'égalité.

Les étudiants ne connaissent pas l'internat. L'université ne leur procure que l'enseignement. Pour le logis et la nourriture, c'est à eux à se débrouiller.

Ils logent donc chez les habitants des villes ou villages des environs, prennent leurs repas chez leurs hôtes, ou organisent des *popotes*, où chacun cuisine à tour de rôle.

Étudiants ou étudiantes se groupent selon leur situation sociale, et les jeunes gens fortunés engagent, à frais communs, des *helps* (ou serviteurs). Dès son arrivée à l'université, le nouveau venu passe en revue les nombreux clubs en existence, et choisit celui dont les cotisations répondent le mieux à l'état de sa fortune, ou au budget alimenté par la famille.

N'allez pas croire qu'il résulte de ces différentes façons de vivre des froissements d'amour-propre ! Le jeunes gens pauvres ont l'espérance

Quel est le lycée français dont les élèves bénéficient de la gaîté que donnent les promenades et les jeux dans un parc semblable à celui de cette université américaine ?

d'être riches un jour, et les jeunes gens riches savent fort bien que les affaires de leurs pères peuvent mal tourner d'un moment à l'autre, et les réduire à la portion congrue.

Ce sont, très certainement, les seules institutions scolaires dans le monde où l'on puisse assister à l'ordre de faits que voici : un élève pauvre payant tout ou partie de sa pension en cirant les bottines de ses compagnons fortunés, ou une jeune étudiante lavant chaque soir la vaisselle de riches camarades affiliées à un club *select*, sans que la question de salaire avilisse ou froisse

salarieurs ou salariés.

Ce trait montre éloquemment comment les mœurs américaines et les mœurs européennes diffèrent. Dès qu'un jeune homme ou une jeune fille a franchi la porte d'une université, il fait partie d'une grande famille dont tous les membres sont prêts à s'entr'aider.

Les riches ne sauraient aider les pauvres en leur prêtant de l'argent : ce serait là une « charité » qui humilieraient les uns et les autres. Mais les riches ont besoin des services de leurs camarades, et ils s'accapitent de leurs obligations en les rémunérant, d'après un tarif que fixent les « anciens » de la classe.

Avec ce système, il n'y a plus ni bailfaiteurs, ni obligés. Le service une fois rendu et payé, les parties contractantes reviennent sur le pied d'égalité, prennent place côté à côté sur les mêmes bancs, et participent aux mêmes jeux.

On pourrait citer de nombreuses Américaines, connues dans le monde des arts, de la science, de la médecine, qui ne purent poursuivre leurs études qu'en balayant les chambres de leurs camarades, ou en lavant leur linge et leur vaisselle.

Voici un autre trait de mœurs du même ordre, mais peut-être plus caractéristique encore. Les jeunes étudiantes qui n'ont pas

**SCIENCES ET VOYAGES**



Dans cet immense cortège, qui a lieu chaque année au début du mois de septembre pour fêter la rentrée des cours, les jeunes élèves nouvelles et leurs aînées sont pétillantes dans le même cortège fleuri. Notez cette route splendide qui traverse le parc.

les moyens de s'offrir de coûteuses villégiatures à la mer ou à la montagne, s'engagent comme bonnes ou employées, pour la durée des vacances, dans les grands hôtels fréquentés par les touristes !

Il leur arrive parfois — la terre est si petite ! — de servir à table, dans quelque *ressort* (centre de villégiature) des Adirondacks ou des Montagnes Rocheuses, une camarade de collège et sa famille.

En France, on trouverait une telle situation « regrettable et fâcheuse ». Aux États-Unis, on la trouve *funny* (amusante) ou *delightful* (charmante). Pensez donc ! Entre deux ser-

vices, la riche touriste et l'avenante *maid* (servante) pourront échanger des souvenirs de collège et en rire, sans que personne y trouve à redire.

Et les souvenirs de collège sont toujours gais pour ces jeunes étudiantes. Des fêtes gracieuses rompent souvent la monotonie des études. Telle celle qu'illustrent nos photographies.

C'est la grande fête de la « Rentrée », célébrée à l'Université de Vassar dans les derniers jours de septembre, soit trois semaines après la reprise des cours.

Les jeunes filles se parent de guirlandes,

confectionnées par elles avec des fleurs cueillies dans les beaux jardins du collège, et se promènent en procession dans le parc.

En cette occasion, les différentes « années » fraternisent. Il n'est plus question de *fresh girls* (nouvelles venues) ou de *sophomores* (anciennes). Ces questions de rivalités scolaires sont oubliées en la circonstance.

Et la fête se termine toujours par quelque représentation théâtrale en plein air. Nos classiques français en font volontiers les honneurs. Corneille, Racine, Molière animent souvent de leurs sonores alexandrins les échos du magnifique parc de Vassar.

**LES PARAGRÈLES NIAGARAS ÉLECTRIQUES ONT FAIT FAILLITE**

Contre le ciel, nous sommes toujours désarmés, ont coutume de dire les agronomes. Tel ne fut cependant pas toujours l'avis de tous, car contre la grêle, notamment, qui, dans l'espace de quelques secondes, anéantit les plus riches promesses de récoltes, les meilleurs esprits se sont dès longtemps acharnés. Au geste grotesque de rage impuissante des paysans déchargeant leurs pétroires contre les nuées grêlières, a succédé une véritable artillerie de « canons tremblons » dont on trouve encore un certain nombre d'exemplaires dans les régions viticoles de France et d'Italie. Supposant que les vibrations sonores disloquaient les lourds nuages et les dispersaient ou les éloignaient, on eut ensuite l'idée plus rationnelle de porter à l'aide de fusées, dites « paragrèles », l'explosion au sein même de ces nuages. Mais les difficultés pratiquement insurmontables d'obtenir régulièrement l'éclatement où il faudrait qu'il se produise ont discrédité la méthode sans qu'on ait pu réellement apprécier la valeur du principe qui l'avait inspirée.

S'appuyant, au contraire, sur la théorie qui

prête à la grêle une origine électrique, le général de Negrer et le comte de Beauchamp avaient imaginé, il y a une vingtaine d'années, de soutirer de l'atmosphère cette électricité causale, estimant pouvoir, *ipso facto*, désarmer les nuages les plus menaçants. Ils avaient, à cet effet, imaginé des paratonnerres spéciaux appelés *niagaras électriques* à cause de leur grand débit. Multiplier les pointes, pour augmenter la capacité de captage, assurer au fluide ainsi soutiré un facile et large cheminement par de plats rubans faits du meilleur métal conducteur, savoir de cuivre chimiquement pur, et neutraliser ensuite le plus rapidement possible cette énergie menaçante en l'amenant dans un milieu très conducteur, rivière ou large nappe d'eau souterraine, au contact de l'électricité contraire du sol, telles avaient été les idées directrices des créateurs de ces *niagara* paragraples.

Les premiers résultats, qu'on crut pouvoir attribuer aux postes installés sur ces bases, aménérant la conception d'un vaste projet créant un véritable et infranchissable barrage

entre les océans et nous. La Vienne, la Dordogne, la Gironde, la Loire-Inférieure et le Beaujolais établirent de ces barrages locaux, sur l'efficacité desquels on discuta avec une ardeur passionnée. Sur la foi de rapports favorables, nombre d'autres départements, et jusqu'à la Tour Eiffel portèrent des postes isolés.

Aujourd'hui, on semble complètement revenu de l'engouement initial. On ne va pas encore jusqu'à accuser ouvertement ces *niagara* d'attirer la grêle, mais c'est tout juste. Prenant une initiative qui semble devoir se généraliser bien vite, la municipalité de Prignac et Cazelles (Gironde) a fait démolir le sien.

Comme par le passé, nous devrons donc payer un tribut de quelque 200 millions par an à la grêle et continuer à nous tenir pour complètement désarmés devant les mauvaises dispositions du ciel. Cet exemple malheureux découragera-t-il les Prométhées de l'avenir ? Il conviendrait de le déplorer, car l'idée pouvait être, à plus d'un titre, féconde.

**C. CHARRIÈRE,**  
*Ingénieur agronome.*